



HAL
open science

**Un “ roman qui n’est - humblement qu’une épopée ” :
Françoise d’Eaubonne, Les Bergères de l’Apocalypse 1/2
(1977)**

Aurore Turbiau

► **To cite this version:**

Aurore Turbiau. Un “ roman qui n’est - humblement qu’une épopée ” : Françoise d’Eaubonne, Les Bergères de l’Apocalypse 1/2 (1977). 2021. hal-03190647

HAL Id: hal-03190647

<https://hal.sorbonne-universite.fr/hal-03190647v1>

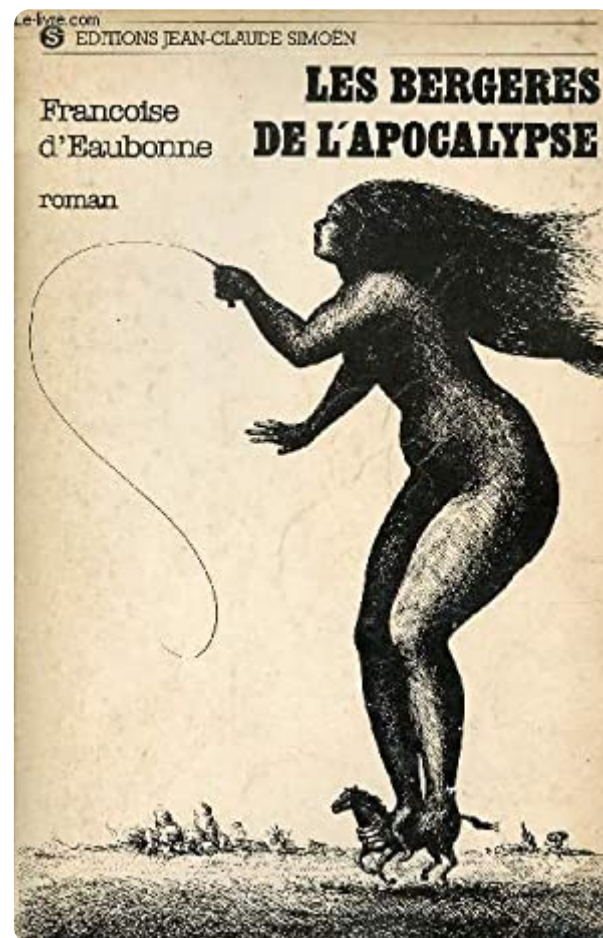
Submitted on 6 Apr 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Un « roman qui n'est — *humblement* qu'une épopée » : Françoise d'Eaubonne, *Les Bergères de l'Apocalypse* 1/2 (1977)

PAR AURORE TURBIAU · PUBLIÉ 27/02/2021 · MIS À JOUR 04/03/2021



Françoise d'Eaubonne, *Les Bergères de l'Apocalypse*, Paris, Jean-Claude Simoën, 1977

Les Bergères de l'Apocalypse appartient à la série des **livres de science-fiction** que Françoise d'Eaubonne a publiés entre les années 1960 et 1970, après *L'Échiquier du temps* et *Les Sept fils de l'étoile* (1962), *Rêve de feu* (1964), et surtout *Le Satellite de l'Amande* (1975) dans le prolongement duquel le roman s'inscrit. Après *Les Bergères*, plus de science fiction dans l'œuvre de d'Eaubonne — sauf par touches ou connotations, ailleurs ; ses œuvres de fiction en revanche s'installent ensuite dans le thème du terrorisme, amorcé par *Les Bergères* (*On vous appelait terroristes*, 1979 ; *Terrorist's blues*, 1987). *Les Bergères* sont à mi-chemin : en partie science-fiction, en partie fiction terroriste écoféministe.

Pour commencer, s'il faut pitcher : ça parle de quoi, *Les Bergères de l'Apocalypse* ? Ça parle de la guerre des sexes, prise au sens le plus strict : ça parle du point de rupture qui a rendu l'extermination des hommes et des idéologies masculines nécessaire à la survie de la planète, et de la guerre entre les femmes et les hommes qui s'en suit.

Le livre est en ce moment à peu près introuvable sauf en bibliothèques. Malgré tout, je le vois **cité de plus en plus régulièrement** — dans *La Déferlante* ce mois-ci, en clôture de l'épisode d'*Un podcast à soi* consacré à « Prendre soin, penser en féministes le monde d'après » également. Bref, je me dis qu'il va y avoir de la curiosité, et qu'il faudra œuvrer à la satisfaire un peu — parce que pour le moment, à part l'important travail de Nicolas Lontel (son mémoire et son site) et celui de Caroline Goldblum (par exemple ici), on ne trouve pas énormément de choses sur Internet — ou pas facilement. Donc, ce premier article a pour but de résumer l'œuvre — j'y vais dans l'ordre : mais du coup attention, je vais spoiler.

Plan de l'article :

- Un « roman qui n'est — humblement qu'une épopée »
- Un projet d'archives : une « archéologie du futur »
- Les débuts de la rébellion des femmes : la naissance du Losange
- Le début de l'Apocalypse : l'Ultimatum des femmes
- Les femmes d'Anima et leurs ennemis
- Reconstruire la société : de la fin de la guerre à l'ère des Puritaines
- Les petits enfants mâles

Un « roman qui n'est — *humblement* qu'une épopée »

Avant d'entamer le récit, Françoise d'Eaubonne rédige une note d'intention : elle prépare le public à ce qui va suivre :



Il est des livres qui s'imposent comme des heurts ou se projettent comme des ombres. Il est

des livres remèdes, la plainte de ce qui souffre, la colère contre l'injuste, le discours qui rassure celui qui le tient. Il est des livres à thèse : la pire espèce. Et enfin il en est qui peuvent avoir l'air de l'un de ceux-ci et qui ne sont que des « visions absurdes ». C'est le cas de ce roman qui n'est — humblement qu'une épopée. [...]

*Ce livre qui n'est que l'histoire d'un autre livre (historique) s'appliquant à traiter d'un sujet non historique (puisque jamais vécu) n'est donc **ni anticipation ni thèse politique ou philosophique ni remède au mal de vivre féministe en monde patriarcal, rien qu'un délire épique, ou si vous aimez mieux une épopée délirante, et doit seulement être pris comme tel.***

Toute ressemblance avec des personnes n'ayant pas encore vécu mais appelées à vivre ne saurait être donc que l'effet d'une prophétie.¹

Il est sans doute important pour d'Eaubonne de préciser qu'**elle s'amuse**, et que tout ce qui suivra ne devra pas vraiment être pris très au sérieux. La violence de certains passages, et du projet général — dont on ne comprend avec certitude l'orientation qu'à la fin du roman — nécessitent sans doute de telles précisions. De fait, d'Eaubonne tenait beaucoup à ce livre, on le voit dans ses carnets ; elle a eu du mal à le faire publier — il est très long, il est violent ; bref, elle signale d'emblée qu'il faut pourtant le prendre à la légère.

Un projet d'archives : une « archéologie du futur »²

C'est le récit d'Ariane qui cadre le roman, du début à la fin. Son nom, j'imagine, n'est pas choisi au hasard : dans les méandres des archives d'Anima, son monde exclusivement féminin d'après la guerre, elle tire le fil de l'histoire. Elle n'est pas historienne — sur Anima, personne n'exerce à proprement parler de métier : elle erre parmi les documents, elle feuillette, elle chemine un peu au hasard, et n'est jamais vraiment certaine des interprétations qu'elle doit faire des éléments qu'elle découvre. Une manière, pour d'Eaubonne aussi, de réserver son jugement et de préserver la polyphonie de son roman : on y entendra la voix de différentes militantes, on verra les disputes — de loin, et dans un cadre de relative hésitation morale.

Le récit commence, Ariane annonce son projet : écrire l'histoire de son monde, des femmes qui l'habitent et qu'elle aime. Au départ, elle s'interroge surtout sur **l'histoire de l'ectogénèse** : sur Anima, où ne vit aucun homme, la population se reproduit par ectogénèse. Elle apprend d'abord que l'ère du Clonage a commencé en 1999 de l'ère christ-ienne : elle a débuté avant la Guerre — elle est peut-être ce qui l'a permise.



Les raisons de cette datation conventionnelle ? Elles sont explicitées par une de nos toutes premières Conseillères, Pénélope O'Hara, poétesse, légèrement pompeuse selon les tendances modernes, auteur de notre hymne, mais pionnière glorieuse de la Première

*Marche de notre Guerre civile mondiale.*³

Ariane apprend du même coup l'histoire de Pénélope O'Hara, et des **débuts de la Guerre de libération** — c'est ce qui va devenir le vrai sujet du livre.

“ *[Pénélope O'Hara] a participé au programme d'enseignement historique avec Francesca — l'ancienne prostituée devenue corsaire — et elle y relate comment notre Libération, au tout début, s'est annoncée de façon un peu chaotique, et plus affective que politiquement raisonnée, avec les Mouvements de Femmes du dernier quart du XXe siècle où se passèrent d'autres événements à retenir : l'explosion de la Centrale Nucléaire de Bugey qui fit quatre cent mille morts et le double de contaminés, puis désertifia le cinquième de la France ; l'élection de Pie XV, adversaire acharné du contrôle des naissances, sur le trône pontifical : et la disqualification de la championne Ingrid, née à Stockholm en 1980, pour avoir définitivement estropié le producteur du film Olympiques 99 qui donnait la vedette à sa rivale détestée : la Corse Carlotta.*⁴

C'est ainsi que procédera la narration tout au long du livre : d'Eaubonne, à travers Ariane, propose un mélange de faits historiques de notre réalité (le MLF, la centrale du Bugey) et de faits inventés mais qui sont présentés de la même manière par la narratrice (les Olympiques, Pie XV). Elle avance par **accumulation d'archives fictionnelles** : Ariane dépouille progressivement de vieilles coupures de journaux, des tracts, des livres d'histoire, et tout se confond. On note, d'ailleurs, que cette manière de tout mélanger prend une dimension vraiment *poétique* — au sens de la création littéraire : ce sont aussi les noms des personnages qui passent de la réalité à la fiction, et qui traversent les époques (on a de la mythologie — Ariane, Pénélope –, de la fiction — O'Hara comme Scarlett dans *Autant en emporte le vent*, Ingrid qui deviendra une guerrière du Nord et rappelle les légendes celtiques, Carlotta au nom a priori plus commun ; on croisera plus tard d'autres figures historiques, d'autres figures mythologiques ou légendaires comme Vlasta, des féministes contemporaines de d'Eaubonne comme par exemple Valérie Solanas, etc.).

On apprend donc que la « première véritable Guerre de Libération »⁵, liée à l'histoire de l'ectogenèse, a débuté en 2008, et que le le MLF — dont l'hymne a d'ailleurs ouvert le chapitre, en exergue — en a formé les prémices. C'est ce qui va le plus motiver Ariane à écrire **son Histoire sans concession** : raconter comment la guerre s'est déroulée, **comment l'apocalypse qu'elle a représenté a pu donner lieu au monde semi-utopique dans lequel elle vit désormais**.

Elle sent, chez ses interlocutrices, des hésitations et des incohérences : quelque chose ne va pas dans l'histoire telle qu'elle a été racontée jusque-là. La raison en est simple : **films et écrits de l'histoire passée ont été détruits par celles qu'on appelle « les Puritaines ou Androphobes »**⁶, qui étaient au pouvoir à Anima lorsqu'il a fallu reconstruire le monde après la Guerre. On sait une chose : qu'il y a eu un immense massacre, bien plus important que tous les autres génocides. C'est alors sur la violence de la guerre en général, et sur la disparition des enfants mâles en particulier, qu'Ariane va s'interroger.

“ *Quelle consommation d'êtres humains ont provoqué ces Marches pour notre libération, au*

moment du Triumféminat ! On a renoncé à faire le compte de ceux qui y ont laissé la vie, qu'il s'agisse de nos Mères ou des Fécondateurs. Nous ne sommes plus que trois milliards et demi sur terre [...].

Mais comment ? Mais par où commencer ? Comment re-détailler la monographie des atrocités et la progression, identique à elles dans le temps, de notre triomphe ? Comment ne pas la rattacher à un appendice de cette même Apocalypse qui faillit faire suffoquer la terre sous le poids des cadavres ?⁷

Cette interrogation « sans concession » n'est toutefois pas rédigée sans ironie ; Ariane ajoute immédiatement, sur un ton très écolo :

“ (Ce fut le contraire qui se passa, et le sillon épuisé par les excès d'exploitation patriarcale en reçut le plus riche des engrais biologiques.)⁸

Les débuts de la rébellion des femmes : la naissance du Losange

La seconde partie du roman marque le vrai démarrage de cette *Histoire sans concession* que rédige Ariane. En exergue, on trouve une citation des *Guérillères* de Monique Wittig :

“ Elles disent enfer, que la Terre soit comme un vaste enfer. Elles disent que mes paroles soient comme la tempête, le tonnerre et la foudre. Elles disent, qu'on me voie partout les armes à la main. Elles disent la colère, la haine, la révolte.

De fait, c'est le moment de la guérilla : le début de la Libération des femmes est marqué par l'écllosion de foyers de révolte partout à travers le globe. Les raisons de la révolte sont partout les mêmes : **l'urgence, pour les « guérillères », de redonner de la place à la nature, et l'urgence de se libérer des violences conjugales subies dans les foyers.**

D'Eaubonne a commencé à réfléchir à l'écoféminisme — du moins, nommé tel — au début des années 1970. En 1974 se déroulaient les élections présidentielles en France et s'y présentait pour la première fois un candidat écologiste, René Dumont, à qui elle a apporté son soutien — le sien et celui de son groupe écologiste-féministe. René Dumont publiait en 1973 *L'Utopie ou la mort* ; en 1974, d'Eaubonne répond avec *Le Féminisme ou la mort*⁹. En 1978, elle prolonge sa réflexion sur un ton quasi pamphlétaire, dans *Écologie, féminisme : révolution ou mutation*¹⁰ Elle rédige *Les Bergères de l'Apocalypse* entre 1974 et 1977 : elle est alors au beau milieu de l'élaboration politique de ces réflexions sur la nécessité de **mener une lutte qui soit en même temps écologiste et féministe** — nous en parlerons plus en détails dans l'article qui suivra.

Pour en revenir aux *Bergères* : les femmes peu à peu, à travers la planète entière, se révoltent car elles arrivent, comme la Terre, à bout de souffle — la famine est partout, les enfants meurent de

faim. Par petits groupes, elles se réunissent dans ce qu'on pourrait appeler **des terres de femmes** :

“ En 1980, au début de la grande vague de pénurie des produits agricoles, des Européennes et des Américaines dont certaines n'étaient même pas du Women's Lib et à peine « féministes » réclamèrent le droit de s'installer en Islande où elles avaient, grâce à la fortune de deux d'entre elles, acheté un territoire inexploité. Malgré la dureté du climat, elles y établirent un centre agrobiologique de céréales pauvres, un lac salé artificiel d'algues, et un élevage de loups qu'elles vendaient sur le continent qui s'efforçait alors de faire revivre certaines espèces sauvages.¹¹

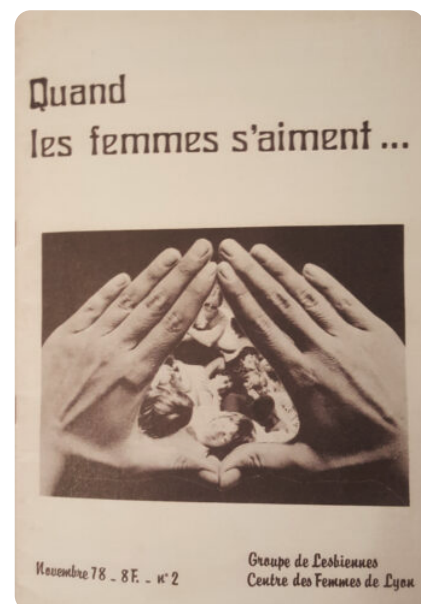
Peu à peu, presque par hasard, elles font naître **la civilisation du Losange** :

“ ce fut aussi l'année où la famine africaine atteignit de telles proportions, vu que toute l'exportation américaine était à présent réservée à l'Occident et aux états d'Extrême-Orient inféodés, que des centaines et des centaines de milliers de personnes, principalement les femmes et les enfants, connurent la mort par disette. Quelques milliers d'Américaines du Nord et du Sud, pour fertiliser un nouvel endroit du monde, achetèrent ce territoire dans les monts Alleghany et y plantèrent le premier drapeau à losange ; geste tout à fait symbolique et dont elles ignoraient elles-mêmes la portée, dans la simple intention de rappeler le salut du Women's Lib qui était aussi pratiqué par les vieux Mouvements de Libération européens : les deux pouces se touchant en bas, et le bout des index en haut, pour former le losange du sexe féminin. Ce drapeau montrait donc le signe formé par deux mains de femme, et ce n'est que bien longtemps plus tard qu'il fut stylisé de la façon géométrique que nous connaissons.¹²

On retrouve là en effet le vieux geste de ralliement des féministes : on le reconnaît par exemple sur cette couverture du n°2 du numéro *Quand les femmes s'aiment* (novembre 1978) ; on le brandit toujours lors des manifestations.

Ariane, la narratrice, en connaît la postérité que d'Eaubonne invente : le Losange, dans *Les Bergères de l'Apocalypse*, est devenu le signe d'Anima, et ce drapeau est précurseur.

Peu à peu, elles s'organisent en États de femmes indépendants : les premiers naissent en 1982 et 1994 sur des territoires ainsi achetés par les Mouvements de Libération. Les hommes, pendant ce temps, s'inquiètent mollement ; ils s'interrogent, et les journaux que consulte Ariane gardent trace de cette période où les femmes peuvent tenir des discours déjà très radicaux sans être encore prises au sérieux par les hommes.



Groupe de lesbiennes, Centre des femmes de Lyon, *Quand les femmes s'aiment...*, n°2, novembre 1978.

Le début de l'Apocalypse : l'Ultimatum des femmes

L'Apocalypse commence à partir du moment où la guérilla commence à toucher des enjeux nucléaires. Azyadé, le dernier jour de l'an 2005 ou 2006 de l'ère christ-ienne, pousse les premiers cris de ralliement massifs ; elle menace d'un attentat nucléaire, si les hommes ne laissent pas les femmes se réunir et se libérer de leur emprise. En dépit de ces menaces, **les États de femmes qui avaient réussi à se mettre en place sont massacrés par les forces confondues des États-Unis et de l'URSS**. Ces massacres marquent le début d'une guerre de plus de vingt ans et qui détruira la moitié de l'humanité.

Ariane continue de fouiller ses archives ; elle lit les réactions des hommes à tout cela, qui sont soit agacés de ce qu'ils perçoivent comme des enfantillages — les socialistes considèrent par exemple que « c'est aux côtés de l'homme, son compagnon, que la femme peut seulement devenir mère et combattante de classe et faire régner le socialisme »¹³ –, soit ravis d'avoir annihilé les tentatives de rébellions de femmes ; ils continuent de se féliciter de pouvoir maltraiter leurs femmes pour se défouler.

Puis **naît l'E. I. F. : l'État International des Femmes**, à la suite d'un détournement d'avion perpétré par un groupe de femmes. L'E. I. F. déclare qu'il ne comptera que des femmes, et que ses intentions sont de détruire en même temps le patriarcat et le capitalisme. À la suite de ces déclarations, nombre de groupes de femmes renchérissent à travers la planète, en particulier dans les pays ex-colonisés¹⁴. Les guérillères lancent alors ce qui reste ensuite connu dans l'histoire comme l'Ultimatum des Femmes :

“ *Nous demandons donc aux femmes de se joindre à nous avant qu'il ne soit trop tard. Car la planète agonise : et puisque le dernier moyen envisageable, l'arrêt de l'industrie nucléaire et de la destruction des ressources, a connu le refus que l'on sait : le génocide de celles qui l'avaient proposé, nous déclarons, nous, Anima, la guerre au patriarcat universel incapable de sortir du capitalisme même sous les déguisements naïfs du socialisme et de l'auto-gestion — incapable de ne pas massacrer ni empoisonner, incapable d'édifier autre chose que sa propre mort. Et nous reprenons le cri de Naomi Haddad : **GUERRE À LA SOCIÉTÉ MÂLE ! Guerre ! Guerre !! Guerre !!! Mort à la mort !***¹⁵

L'ultimatum concerne autant les femmes que les hommes, c'est le moment où la guerre des sexes prend définitivement forme : les femmes qui rejoindront l'E. I. F. seront sauvées, les autres prendront le risque de subir le même sort que leurs compagnons. **La « délivrance » de la ville de Livia fournit le premier exemple largement détaillé** de ce qui se passe alors : partout, on massacre les hommes pour pouvoir en libérer les femmes.

“ *Femmes de Livia ! Au nom du Losange qui nous conduit vers nos sœurs de France, dans cette longue marche à laquelle tant de vous vont se joindre, je vous salue et m'adresse en sœur. Pour la première fois dans toute l'Histoire humaine, nous allons rendre la justice en tant que*

femmes jugeant des hommes. Nous venons de vous libérer, mais vous seules pouvez aujourd'hui, en cet instant, contester ou parfaire cette libération. Nous vous voulons libres même de choisir l'esclavage. Car la liberté qu'on impose n'en est pas une. Femmes de Livia ! Nous allons appeler les hommes de cette ville un à un devant vous. Si une seule de vous désire sa mort, il sera abattu. Ceux qui ne feront lever aucune main seront libérés.¹⁶

Tuer les hommes n'est pas un but en soi pour les guérillères — pas à ce moment-là du roman, mais cela viendra pendant l'ère des Androphobes et des Puritaines. Pour le moment, il s'agit de libérer les femmes, et de faire avancer les différents fronts de la guerre, selon les tactiques réfléchies par les cheffes de la guérilla. De ville en ville, l'armée grossit de femmes, qu'il s'agit donc de libérer.

À Livia, les premières exterminations provoquent en même temps une énorme stupeur, de la jouissance, et des désespoirs. **La scène est peinte avec une grande violence, il s'agit vraiment d'une action de guerre :**

“

Les assistantes braillèrent de surprise, puis se calmèrent, au premier rang ; tandis que les autres, montées sur les chaises, demandaient ce qui se passait ? Une rafale leur répondit ; précise et bien placée, elle venait du peloton des miliciennes qui abattaient les deux hommes au mur d'exécution, et le serpent rouge du sang commença à soulever quelques-unes des fleurs parsemant le sol. « Aux suivants ! » ordonne Marie-Eve.

Les notables rapidement exterminés, la conductrice des Latines dut appeler ensuite, cinq par cinq, des noms d'inconnus. Le soleil déclinait au-dessus des crêtes de la Cerdagne ; un faible vent qui sentait la neige froissait au passage le drapeau losangé du camion ; l'odeur du sang et des fleurs écrasées montait vers le ciel de décembre dont l'air craquant allumait les joues féminines. Et chaque homme, vieux ou jeune, riche ou pauvre, beau ou laid — à l'étonnement des amazones — chaque homme était condamné par au moins une ou deux femmes, parfois par beaucoup plus ; d'autres auraient voulu s'interposer, on entendait par instant un gémissement, un appel : « Padre ! » ou un prénom : « Alfonso ! » « Luis ! » voire un « Non-on-on » soupiré plutôt que crié. Aussitôt les têtes se tournaient vers l'interruptrice, avec des moues irritées et des « chut ! » sans réplique. À un moment, une femme, jeune et belle, se leva en renversant son siège et partit en courant, se tenant la tête en sanglotant très haut. Elle disparut au coin de la rue. Personne ne broncha, et il n'y eut aucun commentaire.

Le froid grandissait. Les corps étaient emportés sur le camion qui les jetait le long de la voie ferrée et revenait après les avoir arrosés d'essence et allumés ; c'était du pétrole trouvé dans les caves des notables. [...] Les femmes reprenaient leurs brefs réquisitoires ; les mains se levaient, deux, trois, dix.

« C'est mon mari, il boit, il me bat, il m'a fait six enfants, il me trompe, il ne me donne pas d'argent, il a voulu me tuer, il m'humilie, il m'oblige à coucher avec ses amis, il m'enferme pour que je ne le trompe pas, il me refuse tout, il ne veut plus me faire l'amour, il entretient sa maîtresse à la maison et je dois la servir, il m'avilit et ça l'amuse, il m'a mutilée, il m'attache toute nue et me pisse dessus, il me fait travailler dix heures par jour et me prend mon argent. »

C'était l'accusation variable, monotone, contradictoire et toujours reprise. À plusieurs reprises :

« J'étais enceinte et il m'a fait avorter à coups de pied dans le ventre. »

Parfois :

« Je l'aime trop et il me dégrade tellement que s'il vit je préfère crever. Les autres étaient les mères, sœurs ou voisines de celle qui avait parlé.

« Veritad » disaient-elles.

D'autres femmes :

« Il m'a violée, il m'a fait un enfant et m'a abandonnée, il m'a donné rendez-vous et livré à ses copains, il m'a fait écrire des aveux et m'a fait chanter, il me prostituée, il m'a frappée publiquement, il a appris que je m'étais prostituée pour manger et il a braqué un revolver sur moi en me menaçant de me tuer si je ne continuais pas pour lui, il m'a pris mon enfant et m'interdit de le revoir, il m'a / obligée à épouser un type ignoble, je me tue au travail pour lui et je n'ai pas un sou. »

Et le lien était dévoilé :

« C'est mon père, c'est mon amant, c'est mon frère, c'est mon mac. »¹⁷

Ces récits se prolongent sur plusieurs dizaines de pages ; **Ariane marque fortement l'horreur de ces scènes de fusillade, en même temps qu'elle insiste sur l'ampleur des violences qu'ont dû subir les femmes auprès de leurs hommes.** Certaines des exécutions paraissent décidées sur des jugements un peu légers :

“

Je n'ai pas voté ta mort, Isidro, parce que tu ne m'as jamais battue ni trompée ni engrossée de force ni injuriée ni rien de tout ça ! Mais je te le dis ici devant les sœurs : tu n'es qu'un paillasse ! Jamais tu ne m'as fait de mal, mais de bien non plus ! Tu es incapable de donner du plaisir à une femme ni de lui faire aimer la vie. Je te laisse notre fils et je vais avec le Losange tâcher de changer le monde. Adieu, chiffon d'homme ! Les voisines éclatèrent de joie devant la figure écarlate du journaliste, beau garçon musclé à la taille mince, aux épaules larges. Elles l'accompagnèrent jusqu'à la porte en lui faisant des bras d'honneur.¹⁸

Ariane, et d'Eaubonne, en narratrices, jouent sur ces ambiguïtés et cherchent à susciter un certain malaise : c'est horrible, mais c'est jouissif et provocateur — il faut se rappeler qu'en préambule l'autrice évoquait un **« remède au mal de vivre féministe en monde patriarcal », essentiellement fictif.** Dans la logique de ces personnages, il s'agit de rendre une violence pour une autre violence, et de se délivrer — mais ne pas avoir donné d'orgasme, est-ce avoir été violent ? Une ambiguïté est soulignée, quoique les femmes du Losange — et les féministes des années 1970, et d'Eaubonne — considèrent la jouissance comme des éléments indispensables à la vie humaine.

À ce stade du récit, la guerre est une vraie libération : le bruit des balles est poésie.

“

Écoute chanter les balles, femme ! Comme je l'ai attendu, ce moment-là ! On dirait la voix des sirènes...¹⁹

De guerillères à guerrières

Car, pendant ce temps-là, le patriarcat reprend de plus belle : les hommes se vengent. Des fillettes sont retrouvées assassinées, les femmes des pays contrôlés par Animus — le monde des hommes — sont exploitées plus encore qu'avant. Certains se montrent relativement compréhensifs : les hommes de gauche, comme Maspero par exemple²⁰, accordent aux femmes d'exposer leurs revendications — mais finissent par les faire taire²¹ ; certains vieux hommes professeurs font mine de comprendre ce que disent les femmes, mais leur suggèrent de lire tels ou tels livres (d'hommes) plutôt que de se rebeller — ils se doutent que ce patronage ne leur plaira pas, mais sans doute ne savent-elles pas suffisamment bien elles-mêmes de quoi elles parlent...

Toutes les femmes ne sont pas non plus prêtes à rejoindre l'E. I. F. Celles dont les époux ou les fils ont été massacrés deviennent même parfois les ennemies du Losange — les Louves blanches — et infiltrent les rangs pour mieux trahir. Les femmes du mouvement, sous le choc lorsqu'elles comprennent ce qui se passe, finissent par se résoudre :



Je propose que chacune de nous qui tombera sous les balles de ces pauvres salopes jure de crier alors : « Connasses, c'est pour vous que je meurs ! »²²

La guerre continue, de plus en plus organisée, de plus en plus violente ; le roman se trouve à mi-chemin du récit d'épopée, du récit de guerre (beaucoup d'éléments rappellent notamment les différentes étapes de la guerre de 14-18), ou du récit de guérilla. Inutile de tout détailler ; il faut noter que **les différentes étapes de la guerre sont, dans le récit, mêlées de moments de réflexion historique et politique sur les erreurs du socialisme et sur les objectifs de l'éco-féminisme.**

Le récit avance ; plane toujours l'interrogation d'Ariane, qui forme le cadre narratif du roman :

« qu'a-t-on fait des enfants mâles ? » Mais dans le cadre diégétique, c'est-à-dire au niveau des personnages et de l'histoire dans laquelle ils (elles) avancent, on est encore devant un inconnu : il va bien falloir décider quelque chose par rapport aux hommes, mais quoi ? Cohabiter n'est plus envisageable : il est trop tard. La planète est au bord de l'effondrement par la faute de l'esprit de compétition et de possession des hommes, à cause de leur frénésie de pouvoir : faute d'avoir changé de comportement à temps, il faut maintenant qu'ils soient mis radicalement hors d'état de nuire. Plus on avance dans le roman, plus clairement il est question de « **sexocide** »²³ ; mais, à ce moment, c'est toujours une solution exprimée comme repoussoir. On parle plutôt d'une **grève de la procréation** — véritable proposition du mouvement éco-féministe que menait d'Eaubonne ; on imagine de se focaliser sur « une procréation exclusivement ectogénétique, dont ne naîtrait que des filles »²⁴, et de répartir les hommes dans des « **androcées** »²⁵ — mis à l'écart de la société, réservés pour la récréation sexuelle des femmes.

L'armée des femmes gonfle ; elles se forment à différents métiers, espionnent, préparent l'aviation,

apprennent à pratiquer le clonage. Les groupes de femmes en lutte sont encore très dispersés à travers le globe, mais ils sont partout et forment comme une lave qui se répand sur la planète²⁶ Washington finit par s'inquiéter : Animus souhaite entamer des pourparlers avec les femmes d'Anima pour stopper cette « guerre des sexes »²⁷. Ils sont menaçants : les femmes ont peur d'une attaque nucléaire. Elles répondent par une menace de représailles : « représailles similaires ! Des commandos-suicides faisant sauter des C. N. ! » (centrales nucléaires). Elles sont, à vrai dire, en position paradoxale : elles ne détiennent, contrairement aux hommes, aucune arme de destruction massive, aucun pouvoir central — et elles leur font pourtant bien peur.

De fait, c'est au moment de ces tensions-là que les principales cheffes de guérilla se réunissent pour la première fois autour de Vlasta, la plus vieille d'entre elles : Vlasta annoncent qu'elles ont les moyens de **passer de la guérilla à la guerre** — de « guérillères » à « guerrières » : elles ont des avions qui leur permettront de réunir et former une véritable armée de femmes. C'est le début de l'opération Vicking, qui voit mourir certaines des femmes les plus importantes de la guerre, mais en marque aussi la presque fin — à l'issue, Animus a reculé et ne règne plus que sur certaines zones restreintes du globe (en Australie surtout).

Reconstruire la société : de la fin de la guerre à l'ère des Puritaines

Il s'agit alors pour les femmes de **reconstruire une nouvelle société : sur quelles bases ?** C'est aussi, entre les femmes, le moments des premières dissensions : certaines, par exemple, ne comprennent pas qu'on n'ait pas immédiatement aboli la monnaie. Ensemble, malgré ces tensions, elles réinventent le système de production : il s'agit de consommer moins, de produire moins, de régénérer la nature, et de supprimer le nucléaire. Les banques, les asiles, les prisons sont supprimés : elles prévoient un âge d'or.

La question des hommes — qu'on appelle d'ailleurs « ex-fécondateurs », « homme » devient une insulte — devient alors brûlante : les Androphobes, qui sont de plus en plus influentes, souhaiteraient qu'Anima les extermine tous, ainsi que toute la culture et le monde matériel qui s'y rattachent — d'autres souhaitent maintenir le système des androcées et garder le droit d'entretenir des relations — protégées — avec certains hommes. Marie-Ève, la plus influente des femmes d'Anima, s'oppose à l'élimination des hommes, qui tiendrait pour elle d'un comportement indigne des femmes ; mais, fermement, elle interdit que l'hétérosexualité joue un quelconque rôle de reproduction — les ex-fécondateurs devront être soigneusement contrôlés dans des réserves ou des androcées, et stérilisés :

“

C'est à présent que, pour réaliser ce programme qui ouvre pour nos filles l'Âge d'Or que n'a jamais connu la société prétendue mixte, en réalité mâle, il faut en venir au point le plus crucial, le plus brûlant, le plus complexe : le sort réservé aux hommes dont nous ne voulons pas comme fécondateurs, ni comme maîtres, ni comme esclaves, à qui, depuis cinq mille ans

de patriarcat, nous avons demandé sans résultat d'être nos compagnons, et dont nous voulons aujourd'hui effacer la présence de la Terre sans pour autant procéder à un sexocide qui nous fait horreur comme étant, précisément, la marque la plus opiniâtre et la plus hideuse d'Animus, notre ennemi.²⁸

Marie-Ève parvient à maintenir cet ordre-là un temps. Mais les androphobes parviennent rapidement au pouvoir : leur radicalité séduit les femmes fatiguées de la guerre, l'efficacité de leurs propositions emporte l'enthousiasme. **C'est le début de l'ère des Puritaines : la loi Scum, qui « porte le nom du Manifeste de la grande Solanas »²⁹**, est votée et organise l'extermination des derniers hommes vivant sur la planète.

Les petits enfants mâles

La narratrice, qui reconstruit l'histoire en compulsant les archives, suit tout cela à travers les yeux de Marie-Ève, qui la fascine. Marie-Ève, après avoir été l'une des cheffes de guerre les plus importantes de la Libération, s'est réfugiée dans les androcées ; elle y a développé un grand amour avec un homme, Petit-Rosier, lui-même amant de Glycin, un autre des hommes de l'androcée. Elle en tombe enceinte, en dépit des mesures qui avaient été prises pour stériliser les hommes : naîtra plus tard Concepcion, l'une des cheffes les plus importantes de l'époque d'Ariane, la narratrice du roman. À travers Marie-Ève, Ariane s'interroge : comment est-il possible qu'elle ait pu encore tomber amoureuse d'un homme ? L'idée lui répugne ; mais elle découvre ce qu'ont fait les Puritaines, leurs exterminations sommaires, leurs erreurs de jugement. Elle lit les lettres d'amour qu'échangeaient Marie-Ève et Petit-Rosier, elle trouve des traces de ce que disait Malvina, l'homme travesti qui accompagnait Marie-Ève dans la première partie de la guerre :

“ *Le malheur est peut-être que vous ayez dû retourner nos armes contre nous au lieu d'en inventer de nouvelles et sans aucun rapport, mais vous n'êtes pas responsables du monde que nous avons élevé sans vous et contre vous. Plus que libérées, purifiées, nettoyées de nous, vous pourrez sans doute envisager un véritable présent à partir de notre absence, cette vraie vie qui est absence, nous ne sommes pas au monde comme l'a dit / un de nos plus grands³⁰*

Son instinct de femme d'Anima inspire à Ariane du dégoût et de la haine pour ces hommes que côtoyait Marie-Ève — mais le dépouillement des archives la ravise. Elle se rend ainsi compte, de mieux en mieux, qu'il est possible que les hommes n'aient pas été mauvais de nature — une fois délivrés du patriarcat. Mais c'est le cœur du problème : **cette délivrance ne peut se faire de l'extérieur, « leur libération ne pouvait être qu'intime »³¹ — comment l'imposer, comment la garantir ?**

Les derniers chapitres du roman voient Ariane se convaincre de plus en plus que les Puritaines ont vicié l'âme d'Anima : une société fondée sur un sexocide ne peut pas être une société saine. Pour

achever son *Histoire sans concession*, elle se rend sur l'île de Pâques, qui a conservé les derniers vestiges des réserves d'hommes. Elle y découvre, protégés par des femmes autochtones, deux enfants mâles qui ont échappé à l'extermination. **Le roman s'achève sur le retour d'Ariane au Conseil d'Anima, les enfants auprès d'elle** : elle s'apprête à révéler aux Conseillères la véritable histoire d'Anima, et l'horreur qui a conduit à exterminer toute une population selon des valeurs qui sont plus celles de la Mort que celles de la Vie : Anima ne vaut pas mieux qu'Animus si elle accepte cette origine et empêche les garçons de vivre.

Marie-Ève est le prénom que Françoise a donné à sa petite fille ; elle lui dédicace ce roman, « À Marie-Ève (qui n'a pas 14 ans) ». Marie-Ève est bien le personnage le plus au cœur de ce roman — qui à la fois provoque les premières fusillades, et les plus sévères, contre les hommes, et empêche que les femmes ne poussent la logique de l'extermination jusqu'au bout, une fois la guerre passée. **Contrairement aux Androphobes, elle prône des valeurs de vie** : elle tombe enceinte, elle accouche d'un enfant qu'elle nomme « Concepcion », elle privilégie l'amour — hétérosexuel, dans son cas — et des valeurs de renaissance (de la nature, de l'espèce humaine).

On commence les *Bergères* en imaginant un grand récit jouissif et grinçant qui mettrait en scène une société post-apocalyptique où les hommes — le patriarcat surtout — n'aurait plus de place. On se retrouve à l'inverse avec un roman historique qui affirme que, si la violence est nécessaire, elle n'est pas souhaitable en soi dès qu'elle s'apparente de trop près à une forme d'installation du pouvoir ; un roman qui réinstalle, malgré une certaine méfiance, l'idée qu'il est possible **imaginer une société de femmes et d'hommes qui ne soit pas patriarcale**.

C'est déstabilisant, mais c'est aussi ce que j'ai trouvé intéressant à lecture : malgré la dimension, disons, « bourrine » de certains passages (navrée, c'est le mot le plus juste que je trouve), présentée au départ comme acceptable voire jouissive, abondant dans le sens d'analyses du système hétéropatriarcal faites à l'emporte-pièce — qu'on accepte au départ comme telle, parce que ça fait *plaisir* ! — la polyphonie d'ensemble du roman établit une vraie complexité dans la réflexion féministe. On voit les discours se tisser, on entend les résonances avec l'histoire qu'on connaît ; même si elles sont grossies et poussées à l'extrême ici.

Le second volet de cette présentation des *Bergères de l'Apocalypse*, que j'espère pouvoir rédiger vite, sera consacré plus précisément aux luttes de Françoise d'Eaubonne : à ses réflexions politiques, telles qu'on les retrouve dans le roman. On parlera donc des **rappports entre féminisme et socialisme** / luttes de gauche, de **la « douloureuse question » de l'hétérosexualité³², d'éco-féminisme et de terrorisme**. **Ce sera à lire par ici**. À très vite alors !

Pour aller plus loin

Voir Françoise d'Eaubonne dans *Apostrophes*, le 5 mai 1978 :

On peut lire aussi les travaux que Nicolas Lontel a écrits sur l'œuvre de Françoise d'Eaubonne, et en particulier sur ce roman, à partir de son site Biscuits de fortune.

Sur Twitter, au fil de ma lecture, j'ai posté quelques extraits qui ne se retrouvent pas forcément dans cet article : c'est par ici pour retrouver le fil.

Citer cet article : Aurore Turbiau, "Un « roman qui n'est — *humblement* qu'une épopée » : Françoise d'Eaubonne, *Les Bergères de l'Apocalypse* 1/2 (1977)", dans *Littératures engagées* (ISSN : 2679-4950), publié le 27/02/2021, <https://engagees.hypotheses.org/2832>, consulté le 06/04/2021.

Notes :

1. Françoise d'Eaubonne, *Les Bergères de l'Apocalypse*, Paris, Jean-Claude Simoën, 1977, p. 15. [↗]
2. L'expression est empruntée à Louky Bersianik. On la retrouve ces années-là dans les travaux d'un grand nombre d'écrivain-es des littératures contestataires, par exemple dans celle d'Édouard Glissant. [↗]
3. *Ibid.*, p. 36. [↗]
4. Suite, p. 36. En cas d'hésitation chez les lecteur-ices : ces événements ne font pas partie de notre réalité, non 😞 La centrale du Bugey existe en France : elle n'a jamais explosé. Quant au reste : se rappeler que d'Eaubonne écrit entre 1974 et 1977. [↗]
5. *Ibid.*, p. 37 [↗]
6. *Ibid.*, p. 38. [↗]
7. *Ibid.*, p. 43. [↗]
8. *Ibidem.* [↗]
9. Françoise d'Eaubonne, *Le Féminisme ou la mort*, Paris, Pierre Horay, 1974. Réédité en octobre 2020 aux éditions du

Passager Clandestin. [↻]

10. Françoise d'Eaubonne, *Écologie, féminisme : révolution ou mutation ?*, Paris, éditions A. T. P., 1978. Réédité en 2018 aux éditions Libre & Solidaire. [↻]

11. Françoise d'Eaubonne, *Les Bergères de l'Apocalypse, op. cit.*, p. 51. [↻]

12. *Ibid.*, p. 52. [↻]

13. *Ibid.*, p. 66. [↻]

14. *Ibid.*, p. 80. [↻]

15. *Ibid.*, p. 81-82 [↻]

16. *Ibid.*, p. 126. [↻]

17. *Ibid.*, p. 129-131. [↻]

18. *Ibid.*, p. 134. [↻]

19. *Ibid.*, p. 146. [↻]

20. Un des éditeurs français de gauche les plus connus des années 1970. Sa revue *Partisans* a notamment abrité le numéro « Libération des femmes : années zéro » en 1970. [↻]

21. Voir autour des pages 95. [↻]

22. *Ibid.*, p. 270-271. [↻]

23. *Ibid.*, p. 159. [↻]

24. *Ibid.*, p. 160. [↻]

25. *Ibidem.* [↻]

26. *Ibid.*, p. 276. [↻]

27. *Ibid.*, p. 279. [↻]

28. *Ibid.*, p. 322-323. [↻]

29. *Ibid.*, p. 363. [↻]

30. *Ibid.*, p. 362-363. [↻]

31. *Ibid.*, p. 367. [↻]

32. C'est une plaisanterie : référence à l'émission de Ménie Grégoire en mars 1971, qu'avaient interrompu les militant-es du FHAR : « L'Homosexualité, ce douloureux problème ». [↻]



Rechercher dans OpenEdition Search

Vous allez être redirigé vers OpenEdition Search

Expression ou mot-clé

Dans tout OpenEdition

Dans Littératures engagées

Rechercher